

...

Saison

« It's too early in the season for the leaves to dance » - third Hokage.

La saison était le temps. Il y avait quatre temps sur la Terre. La saison changeait chaque trimestre. Chaque saison avait son temps.

Une saison était différente de l'autre saison. L'été était différent de l'automne, l'hiver était différent du printemps. Même un printemps était différent de l'autre printemps. Tout changeait. Chaque année. Chaque jour. Chaque instant.

La saison – c'était le changement. Le changement de la couleur, de la vie, de la mort, des attentes, des valeurs, des mots, des visions, des portes et des fenêtres. C'était tout un état d'évènements, d'actions, de variations, de préoccupations, d'attentions. Chaque saison avait son examen de validation. L'été était terminé – et ensuite ? A la fin d'été il devait y avoir une fête ou qch pareille de validation. L'automne était vers sa fin et toujours un évènement de validation. Ainsi en hiver et au printemps : c'était en mi saison, ou au début de la saison ou à la fin de la saison. La saison était vraiment un enjeu. Qch était à valider pour marquer que c'était la saison.

La saison changeait de couleur : du printemps à l'automne, de l'été à l'hiver; du vert au jaune, du rouge au blanc. Le vert, le rouge, le jaune, le blanc. Le vieillissement du vert devenait le jaune, la sagesse du rouge devenait le blanc. Le jaune était le savoir. Le blanc était le calme. Le rouge était l'action. Le vert était la vie. Les quatre couleurs des quatre saisons. Les quatre parties du cœur. Le changement était le développement, la transformation. Le vert se transformait en jaune. Est-ce que le vert mourait ? Plutôt – il changeait, se transformait. C'était une autre facette de la vie. Les gens l'appelaient la mort. Mais la vie continuait à se mettre en scène : le blanc renaissait en vert au printemps. C'était le jeu de couleurs.

Les couleurs aimaient jouer. Elles changeaient chaque saison, chaque instant. Le cœur avait plusieurs couleurs maintenant : celle de la sagesse, celle de la liberté, celle de la rage, celle du courage, celle de la peur, celle du grand malheur, celle du stress, celle de la joie, celle de l'amour, celle de l'espoir... Le cœur consistait maintenant des saisons, bcp d'orages et de pluies y avaient passés. Beaucoup de soleils et de fleurs y étaient entrés. Mais le cœur n'était pas la saison. Il était la source de la saison. Il était la vie. La saison existait pour la vie. La saison venait de la vie. Et elle rentrait dans la vie. C'était une transformation. On l'appelait souvent la mort. La mort validait la vie. La transformation était une facette de la vie.

La continuité du changement des saisons prouvait, validait l'importance de la vie.

La saison se transformait et la vie renaissait, tout se transformait et ne se perdait pas.

Donc, pourquoi j'ai perdu ma voix ? Une perte, une telle perte me laissait la foi ?

Je chantais et je dansais, je jouais à plusieurs sorts d'instrument, j'aimais rire et à haute voix, mais tout cela était disparu – où était ma voix ? Elle était morte ? Ou est-ce que c'était une transformation temporaire, comme le changement de saison ? Elle reviendrait un jour à moi ? Comment percevoir une perte, comment avoir une foi ?

Et avait-je vraiment besoin de ma voix ?

Comment la saison percevait la perte de sa couleur ? Est-ce qu'elle savait que la couleur était transformée en une autre couleur ? Est-ce que ma voix aussi avait changé sa couleur ? Quelle était sa nouvelle couleur, comment la reconnaître ? Était-ce vraiment aussi important pour moi ? Oui, peut-être elle me manquait, ma voix.

Je supposais qu'elle avait changé de couleur. Sa nouvelle couleur s'appelait le silence. Le silence n'avait pas vraiment besoin de la voix. Le silence écoutait le cœur. Le cœur chantait mais pas à haute voix. Il était transformé en nouvel art : l'écriture devenait sa voix. La plume dessinait – c'était sa voix. La couleur était silencieuse – il fallait marquer l'alphabet en soi.

Lune

La lune regardait dans le miroir. Une partie était fermée et noire. L'autre partie était claire et ouverte. La lune regardait la lune en face. La partie claire reconnaissait sa vie en face ? L'autre facette était noire à voir, était-ce acceptable pour moi ?

La lune regardait le noir dans le miroir. C'était facile à voir, difficile à percevoir, facile à apercevoir et très facile à concevoir. Tel était l'avis de l'avis. Concevoir – était sa spécialisation. La lune concevait sa partie noire. Ensuite elle la remplissait avec une vie. La même partie devenait claire. La vie entrait en noir. Ou c'était vice-versa ? La conception était à quel niveau : au niveau de la clarté ou du noir ? Qui était plus rapide : l'avis ou la lumière ? Qui était mobile : l'être ou l'avoir ?

Le reflet de la lune dans le miroir avait deux parties : claire et noire.

L'ombre était une partie de la lune. Mais la lune était tout en claire en soi. La clarté était une partie de la lune. Mais la lune se faisait tout un ombre de soi.

L'ombre grandissait et l'ombre diminuait – c'était une vision projetée sur la lune, c'était une certaine définition de la lune. Et selon cette grandeur, l'effet de la lune était différent : à chaque jour, à chaque nuit, à chaque instant. L'ombre définissait l'effet. La lumière le faisait de manière égale.

La lune regardait le reflet – c'était que du noir. Presque. Car il y avait tout de même un petit point observable, apercevable dans l'obscurité, ce point scintillant, la petite lumière. Mais la lune voyait le noir en grand car il était bien remarquable. Le noir gérait la lune à cet instant. Il maîtrisait l'effet de la lune au moment. Au moment observable la lune était sous contrôle du noir. L'ombre n'existait pas dans l'ombre : la lumière était la source d'un ombre. Debout sous le soleil, l'ombre créait son empire en face. La lune était illuminée par le soleil : de cette manière apparaissait son noir.

La force était suffisante pour observer le noir, l'œil n'était pas dérangé. La clarté coupait la vision de l'œil. L'œil n'était pas prêt à voir le soleil. Le soleil coupait ma vision à moi ?! Ou je n'étais pas prêt à voir le soleil en moi ? Plutôt ce dernier. Je n'étais pas prêt.

Le cerveau était un autre modèle de la lune. Il s'illuminait par le cœur-soleil. Mais pas toujours : c'était le choix de l'œil.

La lune regardait dans le miroir : le miroir reflétait son regard. Le regard projeté sur la lune – la mettait sur la table à manger : elle était consommable. Consommer le noir ? Ou la lumière de la lune ? Quel était le choix du consommateur ?

Mais en effet il était décevable que le choix du consommateur n'était pas vraiment « un choix » : car le consommateur se perdait dans les valeurs : la sensation, la force, la perception, la projection, l'effet, l'avis, le souhait, l'attente, la préparation, l'attention, la consommation... les valeurs étaient innombrables. Le pauvre consommateur se perdait dans les choix et ne faisait aucun choix. Il était vraiment malheureux.

C'était simplement un jeu. Tout était un jeu. Dans le jeu il y avait les gagnants et les perdants. Chacun avait la chance de jouer un nouveau jeu ou rejouer le même jeu. Le consommateur n'était ni gagnant ni perdant. Il était outsider. Il était perdu dans le jeu. Il avait perdu son chemin, son être et sa chance même, car il avait perdu soi-même. Il était le temps de revenir dans le Jeu.

La lune regardait dans le miroir et voyait deux faces en face : claire et noire. Les deux étaient belles et absolues. Elle ne refusait pas une partie de soi. Elle se voyait en un seul mot complet : la Lune était claire et noire. C'était la lune.

La force d'accepter les deux parties ? - Ce n'était pas tellement la force, plutôt le choix. La lune contenait les deux : c'était son choix. Le soleil illuminait la lune : le cerveau respectait le cœur et son choix. Le cœur pouvait vraiment illuminer des choses mais l'accepter était vraiment un Choix.

Le consommateur, pouvait-il choisir ? – Oui, il était revenu dans le jeu du Soi.

La lune avait apporté son choix : il illuminait la nuit – le noir.

La lune voulait vivre sa vie-beauté – ne pas accepter la division du soi.

La vie acceptait la beauté de la lune – sa beauté existait dans le mot « le choix ».

Le noir était illuminé par la lune – ainsi le chemin apparaissait même en nuit-noir.

La beauté existait partout et dans toute couleur – il restait à l'apercevoir.